

# *Libretto*



SYLVAIN ROUMETTE

LILITH  
DANS L'ÎLE

roman

*Libretto*

© Arléa, 1990.

ISBN: 978-2-36914-430-4

*À la mémoire de mon père*



*Je remercie Serge François sans qui le scénario  
qui est à l'origine de ce livre n'aurait pas été écrit.*





*Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière et de paraître tout à coup dans le monde savant, un livre à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace!*

*J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites et le plaisir continu que j'ai éprouvé le long du chemin me faisaient désirer de le rendre public: la certitude d'être utile m'y a décidé.*

XAVIER DE MAISTRE,  
*Voyage autour de ma chambre*



C'est à Rurutu que le souvenir de Lilith m'a rattrapé. Je devrais dire plutôt : le nom de Lilith, qui n'est tout de même pas un nom ordinaire et que je ne m'attendais pas à trouver imprimé sur une couverture de livre broché, parmi de vieux numéros de *L'Illustration* qui traînaient dans le porte-revues en plastique de la pension Simone. *Dieu créa d'abord Lilith* disait le titre, sous le nom de l'auteur, Marc Chadourne, et une bande d'un rouge fané barrait encore la couverture en annonçant « Collection Sequana », Paris, 1937. Je parlerai plus loin du livre, que j'eus le temps de lire et de relire pendant toutes ces journées, allongé sur le lit du petit bungalow au fond du jardin ou assis à la terrasse devant le mur de ciment gris percé de trous dans le rectangle desquels apparaissait régulièrement le visage curieux des enfants de Moerai.

Sur le moment, je reçus simplement le choc du

titre, qui se résumait pour moi à un nom, et où je vis une coïncidence qui ne serait sûrement pas la dernière. Et en effet il me suffit de feuilleter le livre, aux marges tachées des mêmes tavelures jaunâtres que la reproduction d’Utrillo qui ornait le mur de ma chambre (avec des traces de vernis comme des coulées de café qui avaient laissé en séchant une couche de matière marron, piquetée, légèrement croûteuse, assez semblable vue de près à l’aspect du récif vu d’avion), pour avoir l’œil attiré par des noms qui m’y faisaient signe : la Penfeld, l’Arsenal, faubourg de Recouvrance...

Je n’étais jamais allé à Brest mais j’en connaissais la topographie par cœur. La porte Foy, la rue Voltaire, la place du Château, puis la porte Tourville pour pénétrer dans l’Arsenal et, sur l’autre rive de la Penfeld, du côté justement de Recouvrance, la prison maritime de Pontaniou : c’était l’itinéraire de mes deux personnages, je l’avais fait cent fois sur le plan de mon guide vert en essayant de me projeter en esprit dans ce jour d’avril 1893 où, encadrés par les gendarmes qui les convoient depuis qu’ils ont débarqué à Toulon après vingt-huit jours de mer, ferrés à l’anglaise, c’est-à-dire les jambes croisées, à fond de cale du *Shamrock*, ils jettent un dernier regard sur les frégates et les corvettes amarrées à couple dans l’estuaire (parmi les bâtiments de la flotte, il y a un croiseur-école qui revient précisément d’une

campagne dans le Pacifique Sud et qu'ils auraient pu apercevoir en rade de Papeete quelques mois plus tôt, avant le drame).

Il y avait là plus qu'un hasard, même pour qui aurait eu moins que moi le sens, et presque la religion, de telles rencontres. Ce livre que je n'avais jamais lu était un cornet où roulaient les mêmes dés que ceux que je lançais depuis des semaines sur toutes les tables de mes escales. En plus il en sortait ce nom de femme qui m'avait fait sursauter – tellement improbable le nom, mais tellement réelle la femme qui l'avait porté, et qui le portait encore, même si ce n'était pas son nom de baptême...

Je n'ai pas dit ce que je faisais à Rurutu. Ni ce que c'est que Rurutu. Une île, oui, de l'archipel des Australes, à trois cents milles au sud de Tahiti. Un ancien atoll exhaussé, avec un plateau de guingois qui s'enfonce dans l'océan (falaises au nord, à toucher l'aile de l'avion qui arrive de Papeete, côtes basses au sud, avec des plages de sable blanc au bord d'étroites lagunes). Mais avant d'être une île j'ai envie de dire que c'est un nom. C'est vrai de beaucoup d'îles, à commencer par celles qui n'existent pas : Malata, l'île Lincoln, l'île Chairman... En tout cas c'est bien pour un nom que j'avais embarqué à Faaa, sinon c'est à Tubuai que je serais allé, comme on me le conseillait au bureau du Tourisme, ne

serait-ce que pour voir les restes du fort qu'avaient construit les mutins de la *Bounty* à l'époque où ils pensaient terminer là leur épopée, et non à Pitcairn, qui n'avait pas encore été *inventée*, à tous les sens du terme. Mais ce ne sont pas des traces véridiques que je cherchais. Un décor imaginaire, plutôt. Non, quelques jours à Rurutu, c'était cela le programme, simplement cela, avant de rentrer en Europe, mission accomplie.

## 41

La pension Simone ressemble à une maison de village de Sardaigne ou d'Algérie. D'abord parce qu'elle est inachevée, comme le sont souvent les maisons dans ces pays où les gens se passent de maçons : il reste toujours un pan de mur à crépir, un barreau à sceller, un coffrage à terminer. Et comme les matériaux sont rares dans l'île, on fait avec ce qu'on a sous la main. Dans les chambres (trois ou quatre petites pièces aménagées en enfilade dans le jardin, le long d'une allée de ciment décorée de morceaux d'assiettes cassées et bordée d'une vigne qui ne donne jamais de raisin à cause du climat), les meubles sont faits de planches clouées recouvertes

de faux cannage en linoléum. Le bar est en bambou et en rondins, avec de gros piliers noirs grossièrement sculptés à la façon des tikis marquisiens et une frise jaunâtre dans le style maori au-dessus des bouteilles de Ricard et de Cutty Sark. Une nature morte de Braque découpée dans un magazine est encadrée d'une sorte de paille tressée en festons : l'ancien propriétaire avait le goût de la peinture, et chaque chambre avait son peintre, le seul absent notoire étant apparemment Gauguin, ce qui sous ces latitudes dénotait chez l'amateur une certaine force de caractère.

L'entrée de la pension, aménagée en terrasse, s'orne d'un portique recouvert de feuilles de cocotier séchées, elles-mêmes protégées par une plaque de tôle galvanisée, avec des piliers de pierres peintes en noir et jointoyées de ciment blanc. Une sorte de pergola faite de bois de charpente, quelques pots de fleurs, un portail de grillage rouillé complètent le décor.

C'est là que j'aimais m'asseoir, à la longue table recouverte d'une toile cirée avec des motifs de chasse solognots. En levant les yeux au-dessus des faisans et des chiens d'arrêt de la nappe, j'apercevais la digue qui protège le petit port où se balançaient trois barques et un canot rouge vif équipé de cannes de pêche au gros, qu'on voyait de temps en temps sortir dans la passe et disparaître dans les creux. En

fait le bassin du port sert surtout de piscine pour les enfants : la passe est trop étroite pour les goélettes qui doivent continuer de décharger matériel et passagers avec les baleinières. De plus, la protection de la digue n'est pas suffisante et par gros temps le bassin est impraticable. Il n'y a pas d'autre mouillage à Rurutu. Pas de lagon, la ligne du récif court le long de la côte et la mer brise tout près du rivage. Quand une dépression arrive des îles Cook, comme j'allais en faire l'expérience, il faut ou bien chercher refuge de l'autre côté de l'île, ou bien partir au large.

Même chose, par parenthèse, qu'à Pitcairn, où je ne suis pas allé mais où Olivier, lui, dont je parlerai à son heure, avait fait relâche en profitant de la croisière organisée par un *tour operator* américain dans les lieux réputés les plus inaccessibles du monde, avec quelques îles désertes en prime. Ce qui me confirme dans l'idée que s'il fallait tourner un remake de la *Bounty*, c'est à Rurutu qu'il faudrait le faire ; il y a une falaise, des grottes, des chèvres sauvages, un certain air anglo-saxon dans le paysage, pour ne pas dire un climat méthodiste ; les maisons de bois peintes de couleurs vives, bleu, rose, vert pistache, ressemblent à des cottages néo-zélandais, et quand le dimanche matin le zèle protestant s'emploie à nettoyer les abords du temple, le bourdonnement des tondeuses à gazon monte



vers le ciel comme une oraison de la London Missionary Society.

40

Personne ne connaît plus le nom des frères Rorique. Il y aura bientôt un siècle ils faisaient la une des journaux, et pas seulement du *Messenger de Tahiti*. *La Dépêche de Brest* titrait sur eux, et aussi la presse parisienne et belge. Un comité de défense portait leur nom, Clemenceau et Zola s'occupaient d'eux, on était à quelques mois du procès Dreyfus et leur affaire en était une sorte de répétition générale. Il y avait de l'erreur judiciaire dans l'air et, si tout cela se termina au bagne, quelques années plus tard une grâce présidentielle donna le coup de gomme nécessaire à un procès douteux.

C'est à cause d'eux que chaque jour, à six heures du soir, je dînais seul dans la salle à manger de la pension Simone, servi sans complaisance excessive par une des meilleures danseuses de l'île, dont les ongles de la main gauche ne mesuraient pas moins de cinq centimètres.

Ce n'est pas la première fois qu'un film leur est consacré (les Américains écrivaient leur nom *Rorick*

dans leurs scripts des années 30), les bonnes histoires de pirates ne courent pas les rues et à la différence des allumettes, comme aurait dit Pagnol, elles peuvent servir plusieurs fois. Mais c'est la première fois, enfin il me semble, qu'on n'en fera ni des scélérats (comme dans la version australienne, aujourd'hui perdue, où le débutant Errol Flynn composait paraît-il un Alexandre, l'aîné des deux frères, étonnant de cynisme) ni les victimes de la machine judiciaire et du bagne (comme dans la version sentimentale d'Universal qui, par son insistance sur l'épisode Cayenne, est une véritable anticipation de l'affaire Papillon). Non, le scénario – le mien – est une pure application de l'effet Rashomon : l'histoire est racontée deux fois, la première selon le témoignage du cuisinier de la goélette *Niuroahiti*, seul survivant du massacre ; la seconde selon la déposition de Joseph, le jeune frère, devant le tribunal maritime de Brest. Et chacune des deux versions doit avoir la même force de conviction, même si la deuxième est plus ingénieuse, plus habile, et par là peut-être moins crédible que la première. En réalité le point de vue légèrement favorable aux accusés qui devrait se dégager de l'ensemble a la même origine que celui qui se propagea peu à peu dans l'opinion du temps : il est dû au secret que les deux inculpés gardèrent jusqu'au bout sur leur véritable identité, par amour et respect pour leur mère, alors même

que leur passé leur aurait valu à coup sûr l'indulgence du tribunal, puisque par extraordinaire ces pirates avaient commencé leur carrière de marins en sauvant à plusieurs reprises des vies humaines...

Je me suis bien sûr particulièrement intéressé à ce rapport à la mère, inséparable à mon avis de la force singulière de l'attachement qui unissait les deux frères, qui n'étaient pourtant pas jumeaux. Garçons chéris, préférés à un père falot, graines de hors-la-loi sous un air de premiers communiant, tout cela est à comprendre et à expliquer en même temps.

### 39

Le livre de Chadourne propose une clé un peu simple pour son personnage de Lilith : en somme c'est un garçon manqué. Cette fois c'est le rapport au père qui est déterminant. Fille élevée comme un homme, amour fétichiste pour un cheval qui remplace le père absent, son compte est clair, trop clair. Il suffit de lui faire des hanches étroites (ah, les hanches étroites des héroïnes de romans d'avant-guerre ! les corps androgynes ! « l'indécise féminité » des demi-vierges !) et de la faire habiter par un désir

d'impossible maternité, et le tour est joué. Frigide et stérile, voilà pourquoi votre fille est muette, et Lilith une méchante femme, dangereuse et obscure. Pas la peine vraiment de citer le Talmud et le Zohar, ni les sources suméro-babyloniennes de la Kabbale comme le fait l'éditeur dans la quatrième de couverture... De toute façon sa Lilith est une fille du Nord, moitié danoise moitié allemande, et j'ai beau avoir l'esprit large ce n'est pas une origine très convenable pour un démon femelle.

Le roman est un curieux mélange de Malraux et de Dekobra. Plus exactement, à le lire on prend conscience de ce qui fait échapper Malraux à une certaine afféterie littéraire régnante (elle est aussi chez Drieu), à une mollesse mondaine, à un raffinement un peu exténué. Les ingrédients sont pourtant les mêmes : opium, espionnage, Shanghai, monastère bouddhiste pour la spiritualité, agitation communiste pour la tragédie politique... Mais Malraux s'en sort grâce à une certaine raideur, une brutalité, un côté idée fixe, là où les autres font des grâces et se retournent sans arrêt pour regarder dans la glace s'ils n'ont pas manqué leur effet.

L'histoire commence à Brest, je l'ai dit, par un conseil de guerre qui me fit tout de suite penser au tribunal maritime de mes deux lascars. Mais la comparaison s'arrête là. D'un côté – chez Chadourne – une juridiction presque paternelle, pour juger en

famille un jeune lieutenant de vaisseau compromis avec une belle espionne et qui ne risque que de voir sa carrière brisée. De l'autre un tribunal spécial, seul compétent pour juger les crimes commis en haute mer et dont le dernier arrêt a envoyé quatre matelots à la guillotine. Je n'ai d'ailleurs pas envie de pousser plus loin le rapprochement, qui serait absurde. Ce qui n'était pas absurde, c'est le court-circuit qui se produisit soudain pour moi entre les deux histoires, les noms qui s'échangèrent entre elles, se branchant soudain les uns sur les autres pour que, l'ordre revenu, reste finalement éclairé et comme phosphorescent dans la nuit le plus important d'entre eux, le plus magique pour moi, celui de Lilith. Ce qui n'était pas absurde, c'était de penser à Lilith.

## 38

La femme que j'ai connue sous ce nom s'appelait en réalité Soledad. Comme beaucoup de Chiliens elle avait un patronyme anglais, quelque chose comme Higgins ou Wiggins, ce qui après tout n'est pas plus étonnant que de voir des Tahitiens s'appeler Salmon ou Bambridge. Fille d'un pianiste qui avait été l'élève d'Arrau, et qui avait suivi celui-ci en

Europe, elle avait passé toute sa jeunesse en France, menant une vie qui n'était pas tout à fait celle des exilés qui devaient par la suite affluer du Chili ou de l'Argentine, mais qui n'était pas non plus celle d'une jeune fille de famille française. Pensionnaire à neuf ans, habituée aux vacances passées dans des maisons de rencontre où les hasards des tournées de son père la faisaient inviter, elle n'était retournée au Chili qu'à dix-huit ans, pour le remariage de sa mère qui n'avait jamais voulu quitter Santiago. Elle avait retrouvé un pays étranger, une vie provinciale réglée par des rituels ridicules, entre les barbecues de la villa de Viña del Mar et les réceptions que donnait son beau-père, amiral en poste à Valparaíso. Ses études de philologie française à l'université catholique avaient eu pour principale conséquence qu'elle s'était retrouvée au bout d'une année dans un groupe d'étudiants de la gauche chrétienne, à faire de la conscientisation, comme on disait alors, auprès des mineurs de charbon de la région de Chiloé. L'amiral, qui ne tenait pas à connaître de cas de conscience inutiles, avait estimé que somme toute la philologie française avait sa place naturelle à la Sorbonne, et c'est ainsi que Soledad, qui ne s'appelait pas encore Lilith, avait repris le chemin de l'Europe et du Quartier latin.

C'est bien sûr là que j'aurais dû la rencontrer, et non quelques années plus tard, dans les circonstances

tellement plus improbables que je raconterai. Mais la vérité est pourtant que nous avons l'un et l'autre croisé pendant des mois de la même année 196\* (le recoupement était facile) entre la rue Champollion, le square Painlevé et la rue Mazet sans jamais nous apercevoir (car, l'eussions-nous fait, nous nous serions inmanquablement *reconnus*), à la manière des marins de Magellan qui traversèrent la Polynésie sans voir une seule île. Et ce que je sais de sa vie d'alors, c'est d'elle que je l'ai appris, plus tard, par morceaux.

Je n'ai pas encore dit qu'elle était d'une grande beauté, à faire se retourner les hommes dans la rue quand elle s'avançait dans son poncho araucan, les cheveux lissés en bandeaux noirs comme une demoiselle de Tolède. Bientôt elle ne supporta plus d'entendre à tout bout de champ le nom d'Ava Gardner chuchoté sur son passage. À défaut de se couper les cheveux ou, comme Lamiel, de se barbouiller le visage de vert de houx, elle se débarrassa de sa beauté en se jetant dans les bras d'un homme plus âgé qu'elle qui s'occupait d'une troupe théâtrale d'étudiants et écrivait des comptes rendus de spectacles dans *Théâtre populaire*. Le répit aurait pu durer si cet homme avait su l'aimer comme la femme ordinaire qu'elle voulait être. Mais il passait ses nuits à la contempler en silence, exigeant d'elle qu'elle simule le sommeil pour mieux jouir d'un